

Le monde soigne ses plaies à Visions du Réel

> **Cinéma** Le festival du film documentaire de Nyon commence demain

> A travers 166 films, il ausculte le monde, célèbre la femme et lance des passerelles vers la fiction

Antoine Duplan

L'affiche de Visions du Réel est fraîche comme le matin du monde. Ce couple bondissant dans la lumière du *Summer of love*, c'est Mimsy Farmer et Klaus Grünberg. Ils tiennent les rôles d'Estelle et de Stephan dans *More (1969)*, une parenthèse libertaire sous le soleil d'Ibiza, sombrant dans l'enfer de la défoncé.

Ce film de Barbet Schroeder, transcendé par la musique de Pink Floyd, est un marqueur générationnel. Et une fiction. Pour la première fois, le festival nyonnais placarde les couleurs de l'imaginaire. Quant à Barbet Schroeder, dix-huit longs-métrages, dont seulement quatre documentaires (*Koko le gorille qui parle*, *Général Idi Amin Dada*, *The Charles Bukowski Tapes*, *L'Avocat de la terreur*), il est couronné Maître du Réel. Ce visuel et cette consécration signifient-ils que la frontière entre la réalité et la fiction tend à s'effacer?

«Il y a un peu de ça», médite Luciano Barisone. Pour l'affiche, la qualité de l'image prime, rappelle le directeur artistique. Mais la gestuelle des deux jeunes rebelles, s'écriant «Dehors, dehors, sortons et cassons tout!», rend compte de la ligne qui se dégage de l'édition 2015: «Mettre en évidence l'état d'urgence du monde et les deux réactions que la situation peut provoquer, la révolte ou la fuite. Avec ces bras levés au ciel, l'image tirée de *More* exprime une idée de liberté. Elle a une connotation presque spirituelle. Peu importe que ces dimensions s'expriment dans la fiction ou dans le documentaire.»

Luciano Barisone cite Robert Bresson qui, dans *Notes sur le cinématographe*, écrit: «Créer n'est pas inventer ou définir des choses ou des personnes, mais nous enter des choses et des personnes réelles des liens nouveaux.» Ce lien s'observe dans le documentaire de création contemporain tel que le présente Visions du Réel à travers 166 films, dont 83 premières mondiales, en provenance de 24 pays.

Dans *California City*, Bastian Günther s'attache aux pas d'un exterminateur sillonnant le désert de Mojave pour détruire les colo-



«California City», de Bastian Günther. L'action se situe-t-elle aujourd'hui, reflétant la crise des «subprime», ou juste un peu plus tard, après la bombe à neutrons? ARCHIVES

nies de moustiques pullulant dans les marigots et les piscines abandonnées. Dans un décor madmaxien d'habitations désertées, il rencontre de faux prophètes et de vrais paumés. Il écoute les légendes qui circulent – déflagrations retentissantes dans le désert où l'armée se livrerait à des expérimentations secrètes... –, et se souvient d'une femme qu'il a aimée.

Le héros du film est un véritable agent de désinsectisation, le décor est naturel. La teneur documentaire de l'œuvre est laissée à l'appréciation du spectateur. L'action se situe-t-elle aujourd'hui, reflétant la crise des «subprime», ou juste un peu plus tard, après la bombe à neutrons?

Le documentaire est compatible avec la science-fiction. Le cataclysme a eu lieu, comme le démontre *Above and Below*, dans lequel Nicolas Steiner part à la rencontre de ceux que le rêve américain a rejetés. Ils survivent comme des rats ou des coyotes dans les égouts et les déserts. Ils

gardent des couleurs en tête et rêvent de la planète Mars.

American Sniper s'inspire de faits réels. *Of Men and War*, de Laurent Bécuc-Renard, amende le regard de Clint Eastwood en s'ancrant dans la plus noire des réalités. Le film suit une douzaine d'anciens combattants atteints de

stress post-traumatique. Ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont fait en Irak les a anéantis.

Le visage bouffi par les médocs, le regard camouflé par des lunettes noires, brülés par la colère, les soldats ressassent leur humiliation, leur désespoir. Ils aimeraient oublier le sang d'un frère d'armes, cette fillette écrasée par le bus, les yeux des morts qu'on n'arrive pas à fermer... Les mots pour le dire

sent comme des menaces, l'atmosphère se tend. Un gosse dit à son copain: «J'espère que les Américains ne se serviront pas d'armes de destruction massive...»

Face à la folie des hommes, les femmes entrent en résistance. Pionnières, combattantes, porteuses d'espoir et gardiennes du souvenir, elles sont plus que jamais l'avenir du monde.

Quelque 40% des cinéastes invités à Visions du Réel sont des femmes. Sans se risquer à de la sociologie de bazar, Luciano Barisone rappelle que «dans la société primitive les activités de l'homme sont axées sur l'action et celles de la femme sur l'observation. Il chasse, il pêche; elle récolte. L'agriculture est née de la femme. Les femmes travaillent avec le regard, elles récoltent. Elles ont la patience d'attendre pour récolter.»

Le documentaire étant une spécialité nationale, 28 œuvres suisses sont présentées. Comme *Wild Women-Gentle Beasts*, d'Anka Schmid, consacré à des dompteuses

d'animaux sauvages, ou *Spartiates*, de Nicolas Wadimoff, dans lequel un champion d'arts martiaux dresse les sauvages des quartiers nord de Marseille, ou encore *Horizontes*, d'Eileen Hofer, un portrait de Cuba et de ses fantômes à travers le regard de trois danseuses.

Le temps est consubstantiel au cinéma. Et les collaborateurs du *Temps* ne sont pas inactifs en matière de cinéma du réel. Dans *Gangbél*, Arnaud Robert, chroniqueur musical, suit une fanfare béninoise, le Gangbé Brass Band, partie jouer au centre de la musique africaine, le Shrine de Lagos, fondé par la mythique Fela. Et Caroline Christinaz, secrétaire de rédaction, tient un des rôles principaux de *Cyclique*, le film que Frédéric Favre consacre à la turbulente tribu des coureurs à vélo filant sur le bitume lausannois, ivres de liberté.

Visions du Réel. Nyon. Jusqu'au 25 avril. www.visionsdureel.ch

«L'agriculture est née de la femme. Les femmes travaillent avec le regard, elles récoltent. Elles ont la patience d'attendre pour récolter»

stress post-traumatique. Ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont fait en Irak les a anéantis.

Le visage bouffi par les médocs, le regard camouflé par des lunettes noires, brülés par la colère, les soldats ressassent leur humiliation, leur désespoir. Ils aimeraient oublier le sang d'un frère d'armes, cette fillette écrasée par le bus, les yeux des morts qu'on n'arrive pas à fermer... Les mots pour le dire

sent comme des menaces, l'atmosphère se tend. Un gosse dit à son copain: «J'espère que les Américains ne se serviront pas d'armes de destruction massive...»

Face à la folie des hommes, les femmes entrent en résistance. Pionnières, combattantes, porteuses d'espoir et gardiennes du souvenir, elles sont plus que jamais l'avenir du monde.

Le temps est consubstantiel au cinéma. Et les collaborateurs du *Temps* ne sont pas inactifs en matière de cinéma du réel. Dans *Gangbél*, Arnaud Robert, chroniqueur musical, suit une fanfare béninoise, le Gangbé Brass Band, partie jouer au centre de la musique africaine, le Shrine de Lagos, fondé par la mythique Fela. Et Caroline Christinaz, secrétaire de rédaction, tient un des rôles principaux de *Cyclique*, le film que Frédéric Favre consacre à la turbulente tribu des coureurs à vélo filant sur le bitume lausannois, ivres de liberté.

Visions du Réel. Nyon. Jusqu'au 25 avril. www.visionsdureel.ch

Critique: «Othello», Théâtre Saint-Gervais, Genève

Mal profilée, la tragédie manque de force

Pourquoi Eric Salama a-t-il mis en scène *Othello*? Lorsqu'on se pose cette question, c'est mauvais signe en matière de lisibilité des intentions. Bien sûr, la question est rhétorique, puisque l'artiste genevois y répond dans le programme. S'il a monté cette tragédie de Shakespeare, c'est pour évoquer d'histoire d'une folie contagieuse et d'un homme qui transmet sa maladie à tout son entourage.

Sur le papier, il s'agit donc de comprendre pourquoi Othello le Maure donne plus d'importance au fiel du traité lago qu'au miel de sa Desdémone adorée. Pourquoi il préfère le malheur au bonheur. Question pertinente dans nos sociétés sécuritaires qui font de la crainte du pire un sport communautaire.

On attendait une lecture anglée de la part de ce metteur en scène qui a démontré son mordant politique en créant des partitions de George Tabori, d'Edward Bond et Armand Gatti. Malheureusement, loin de raconter notre appétit coupable pour le drame, son *Othello* est surtout une vision allégée de la tragédie. Pas de musique, des éclairages sommaires, un décor réduit à trois châssis sur lesquels sont projetés des motifs décoratifs, des mosaïques ou des toiles de maître: le théâtre pauvre peut faire des merveilles en stimulant l'imaginaire. Ici, faute d'une proposition alternative, il paraît simplement chétif et en mal de moyens.

Les comédiens ne sont pas en cause. L'imposant Ahmed Belbachir compose Othello, tandis que le félin Vincent Bonillo joue lago.

Duel de l'ours et de la panthère, du socle et de l'eau qui l'érode. Avec sa manière de sourire en coin, type bad boy parisien, Vincent Bonillo est taillé pour lago. Sa voix siffle, ses yeux se plissent, son souffle se fait plus court lorsque la proie paraît: le comédien exalte le rôle. Quant à Ahmed Belbachir, il vit la chute de manière viscérale, s'effondrant sous le poids de la jalousie. Les scènes entre les deux acteurs sont de loin les plus réussies.

Moins de réussite avec les actrices. On ne peut pas soupçonner Eric Salama de machisme, lui qui, à l'Orangerie, a trossé un génial *Hamlet* avec une composition uniquement féminine (LT du 21.09.2010). Pourtant, à Saint-Gervais, Desdémone (Pierra Bellato) et sa dame de compagnie Emilia (Elodie Weber) sont caricaturales

de naïserie. Elles passent du caprice à la crise, minaudent, enragent, trépigment. Pourquoi ce parti? Mystère.

Le salut aurait pu venir de Marie Probst. Qui joue d'abord une narratrice joliment allumée, puis revêt les habits de Cassio, le fidèle lieutenant sali par lago. Mais pourquoi abandonner si vite la piste épique qu'elle entame avec le résumé des épisodes qui amènent les Vénitiens à Chypre?

L'excès de questions est rarement bon. Il dénote un travail mal profilé plus qu'une chasse au trésor passionnante à pister.

Marie-Pierre Geneccand

Othello, jusqu'au 30 avril, Théâtre Saint-Gervais, Genève, 022 908 20 00, www.saintgervais.ch

Panorama

Disparition

Le dernier riff de Napoleon Washington

Le chanteur, musicien et compositeur chaux-de-fonnier Napoleon Washington est décédé mardi à l'âge de 43 ans des suites d'une maladie. L'artiste, qui interprétait ses chansons en anglais de sa voix profonde et rauque, explorait un riche univers imprégné par les racines du blues. (ATS)

Œuvre caritative

CarteCulture à Neuchâtel

Caritas étend le réseau de sa CarteCulture destinée aux personnes à faible revenu. L'association caritative lance jeudi cette offre dans le canton de Neuchâtel. Des théâtres, des musées et des festivals figurent parmi les partenaires qui proposent des rabais. (ATS)

Exposition

Du sel suisse à Milan

Les Salines suisses distribueront 800 000 cubes de sel issus de la Saline de Bex (VD) dans le pavillon helvétique de l'Exposition universelle de Milan. Les minicubes seront contenus dans une tour. Durant l'événement, un cube de 2,5 m de haut sera installé à la saline vaudoise (lire LT du 25.02.2015).

Histoire

Deux livres racontent l'abbaye de Saint-Maurice

Deux ouvrages scientifiques sur l'histoire de l'abbaye de Saint-Maurice (VS) et son trésor sortent de presse jeudi. Ils combinent une lacune puisqu'il n'existe, à ce jour, pas de livre de synthèse sur l'histoire de l'abbaye depuis sa fondation, il y a 1500 ans. (ATS)